

que la réponse de M. Lincoln en fixant les conditions de la paix, empêche toute négociation en vue de la paix. Ils auraient ajouté que si la soumission du Sud à des conditions de conquête...

La réponse de M. Lincoln et la contre-réponse des délégués du Sud sont frappées toutes deux au coin de cet amour-propre inflexible...

Il y a lieu cependant de ne pas considérer ce premier échange d'idées comme définitif, et M. Greeley assure par la voie de son journal...

Cependant les opérations militaires continuent à stagner devant Petersburg, elles semblent fort actives en Géorgie.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 2 août, soir. Le marché monétaire n'a subi aucun changement. Le comte de Bernstorff, ambassadeur de Prusse à Londres...

Dresde, 2 août. Un supplément du Journal de Dresde publie le télégramme suivant de Vienne : Les préliminaires de paix ont été signés hier sur la base de la cession de tous les droits du roi de Danemark sur le Holstein, le Schleswig et le Lauenbourg.

On a également signé un protocole pour un armistice qui doit durer jusqu'à la conclusion de la paix. Pendant l'armistice le Jutland continuera d'être occupé et administré par les puissances alliées.

Londres, 3 août. Le Daily-News prétend que l'empereur Napoléon est mécontent de la solution arbitraire de la question du Schleswig, parce que les districts danois ont été enlevés au Danemark.

La feuille anglaise ajoute que l'empereur ne fera pas autre chose que des remontrances, le temps d'agir étant passé.

Marseille, 3 août. Les lettres de Constantinople du 27 juillet annoncent que les ambassadeurs de France et d'Angleterre doivent partir simultanément le 8 août pour Paris et Londres.

On assure que le gouvernement turc a non-seulement fait emprisonner dix chefs de la propagande protestante, mais qu'il a aussi fait saisir les dépôts des bibles et confisqué la bibliothèque des missionnaires anglais et américains.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

La chambre de commerce de Lille se réunira le vendredi 3 de ce mois, à 7 heures du soir.

L'ordre du jour de cette séance comprend les objets suivants : 1° Enquête sur le taux de l'intérêt de l'argent ; 2° Tarif de l'octroi de la ville d'Armentières (rapport) ; 3° Correspondance et objets divers.

Nous recevons une lettre signée de plusieurs habitants du quartier Ste-Elisabeth, dans laquelle on demande qu'une horloge soit placée sur la tour de l'église de ce quartier dont la population dépasse maintenant 10,000 âmes.

Dimanche, à onze heures, aura lieu dans le grand salon de la mairie, sous la présidence de M. Ernoul-Bayart, maire de Roubaix, la distribution des prix des Ecoles académiques.

La distribution solennelle des prix aux élèves du Collège Notre-Dame-des-Victoires aura lieu samedi à neuf heures et demie, dans le local de la société St-Joseph, rue de la Paix.

La distribution solennelle des prix du Lycée impérial de Lille aura lieu le jeudi 11 août, à midi précis, dans la Halle au Blé, place St-Martin.

Cette cérémonie sera présidée par S. Exc. M. le maréchal commandant le deuxième corps d'armée.

L'administration du chemin de fer du Nord a organisé, pour dimanche prochain 7 août, un voyage à la mer pour Ostende.

2° classe, 7 fr. 10 c ; 3° classe, 4 fr. 65, aller et retour compris.

Table with 2 columns: Direction and Price. Depart of Lille to Roubaix (6 fr), to Tourcoing (6 fr 48), to Ostende (6 fr 27). Return from Ostende to Lille (6 fr 45), to Tourcoing (9 fr 30), to Roubaix (10 fr), to Lille (10 fr 17).

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant facilement se placer sous les banquettes.

On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

On travaille activement, dit le Propagateur, au chemin de fer de Lille à Tournai. Les terrassements s'effectuent sur un grand nombre de points entre Hellemmes et Lezennes, et aux environs de Baisieux, à mesure que les arrangements se concluent entre les parties.

de fer qui doivent entrer dans le voie, des indemnités dont se montrent fort satisfaits les intéressés.

Le marché de Lille, le 2 août d'hier, a eu une hausse moyenne de 0 fr. 20 c. à l'hectolitre.

Parmi les préjugés bons à détruire, il en est un qui consiste à croire que l'usage des fruits est nuisible à la santé. Or, dit le Pays, auquel nous empruntons ces lignes, les fruits sont, au contraire, un des aliments les plus sains et le mieux appropriés aux différents âges de la vie.

La seule chose à observer dans l'usage des fruits, c'est qu'ils soient bien mûrs et d'une bonne qualité.

Ceux qui manquent de savoir pour un palais délicat ne sont pas, en général, favorables à la santé ; les fruits verts ou qui n'ont pas atteint leur complète maturité sont très nuisibles et occasionnent souvent des maladies, surtout aux estomacs faibles et aux personnes qui en font un usage prolongé.

Il est à remarquer que les enfants et les femmes ont un attrait particulier pour les fruits verts, et ce goût n'est que trop répandu parmi les classes populaires.

Les fruits bien mûrs, mangés avec du pain, sont peut-être le plus sain des aliments, et même ils peuvent entretenir la force du tempérament.

Nous connaissons plusieurs personnes qui se sont soumise à une expérience de ce genre ; elles ont passé une année entière sans prendre d'autre nourriture que des fruits, du pain et de l'eau, sans que leurs forces et leur vigueur en aient été altérées en aucune manière, malgré le grand exercice qu'elles ne cessaient de prendre.

Parmi les fruits qu'on peut manger même avec excès, sans être incommodé, nous pouvons citer les raisins, les cerises et les groseilles, pourvu toutefois qu'ils soient parfaitement mûrs.

Ce qui peut être dangereux, c'est de prendre une grande quantité de fruits lorsqu'on a l'estomac déjà chargé de viandes ou d'autres aliments.

On remède à l'espèce de relâchement que peuvent causer certains fruits, tels que les melons, les pêches, les abricots en buvant un peu de vin après en avoir fait usage.

Quant à l'opinion que les fruits causent la dysenterie, c'est une erreur que Tissot a détruite en citant une foule d'exemples où il prouve que les fruits, au lieu de causer cette maladie, la guérissent ; ainsi il parle d'un régiment tout entier qui fut guéri par ce moyen.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX Du 1er au 3 août 1864 inclus.

NAISSANCES. 5 garçons et 6 filles.

MARIAGES. 1er août. Entre : Fleurbaeu-Samuel Tilloy, commis de bureau, et Marie Joseph Lamarque, ménagère. — Désiré Haerhout, cordonnier, et Philomène Vanhulle, journalière. — Maximilien Mirou, garçon-pâtisier, et Zulma-Adelaide Cornet, couturière. — Emile Tillier, tisserand, et Silvie-Joseph Plaque, bobineuse. — Adolphe Helynek, ouvrier apprêteur, et Céline Delroex, piquière. — Pierre-Augustin Dhæse, cordonnier, et Mélanie Vermeulen, journalière. — Etienne Moulart, tisserand, et Charlotte-Julie Agache, bobineuse. — Léonard Raes, journalier, et Adèle Sophie Yperman, couturière. — Léonard Begin, peintre en bâtiments, et Mathilde Vantiegheem, journalière. — Louis-Edmond-François Verstraete, ouvrier apprêteur, et Thérèse Arts, journalière.

DECES. Du 3. — Gustave-Auguste-Joseph Verschaeve, tourneur en bois, et Marie-Aimée Beaurain, sans profession.

M. Dillon. Voulez-vous leur présenter vos hommages ? — Il est trop tard, Hugh ! s'écria-t-on ; voici déjà les chevaux. A deux heures précises, M. Dillon criait : « En selle, gentlemen ! » Nous y fumes en un instant. « Etes-vous prêt, sir ? » me demanda Burke avec un sourire ironique. Je répondis par un signe de tête affirmatif. « A vos ordres, Hugh ! » cria-t-il aussitôt. Dillon soupira, et nous partîmes. L'un et l'autre, nous franchîmes sans encombre les premiers obstacles. Tantôt j'avais l'avance, tantôt c'était lui. Enfin nous atteignîmes en même temps une haie de cinq-pieds de hauteur. Mon cheval, trop lancé, se précipita violemment contre les branches enchevêtrées de cette haie, qu'il déchira de sa poitrine et s'abattit de l'autre côté. Je sautai à terre sain et sauf et le relevai en un clin d'œil, pendant que Burke passait au galop à côté de moi, en me lançant un regard de triomphe accompagné d'un sourire méchant. Mais aussitôt nous nous trouvâmes engagés sur un terrain marécageux, détestable, où Morillard nous montra qu'il était un véritable pur sang, un parfait cheval de course. J'en atteignis la limite en avance d'une demi-longueur de cheval. La sève avait un mur dont la vue fit dresser les oreilles à ma monture ; je lui imprimai un vigoureux élan, et elle le franchit. Burke sauta à son tour avec une habileté consommée et fut en un instant à côté de moi. Ce fut alors que la lutte, déjà longue, devint acharnée. Nous parcourûmes plusieurs champs côte à côte, ou à peu près. Déjà nous apercevions le terme de la

course, déjà je voyais sur la colline éloignée la foule qui nous saluait d'acclamations joyeuses. Il ne restait plus qu'un seul obstacle considérable, un ravin fort large. Nous en approchâmes après avoir franchi quelques barrières assez basses. Il était clair que la victoire resterait au premier qui franchirait le ravin ; chacun mesurait donc le galop de son concurrent, et nous avions l'esprit tendu jusqu'à la dernière. Nous devorions l'espace avec une impétuosité effrayante, le péril était évident ; nous avançons, nous avançons toujours, le soleil fronce, les lèvres serrées. Déjà j'étais sur le bord ; d'un coup de fouet énergique et d'un cri éclatant, j'excitai mon cheval. La noble bête sauta ; mais sa force était brisée ; elle s'abattit au fond du ravin. Je la relevai, sans descendre, pour lui faire gravir la berge, tout en me retournant pour voir Burke. Sa main allait donner le coup de fouet, sa jument, parfaitement maîtrisée et conduite, se rassemblait déjà pour sauter, lorsque du fond du ravin s'élança impétueusement un homme qui la saisit par la bride et entraîna derrière lui cheval et cavalier, tandis qu'un immense cri d'effroi retentissait dans la foule.

Quand ils disparurent à mes yeux, je me crus le jouet d'un rêve ; mais, unique occupé du triomphe, je tentai un effort suprême j'ai dai ma vaillante monture à sortir du ravin, je l'éperonnai pour la remettre au galop, et j'arrivai le premier au but, salué vainqueur par des acclamations étourdissantes.

« Arrêtez, arrêtez ! » criait Mahon, en cartant à ce son foule les curieux qui se pressaient autour de moi.

« Le voilà ! le voilà ! » s'écrièrent plusieurs personnes en voyant Burke entrer bride abattue, dans l'enceinte.

« Trahison ! trahison ! hurle-t-il avec rage ; je proteste contre cette course. Hold, sir ! me cria-t-il.

« Par ici, par ici, me dit Mahon ; vous n'avez rien à démêler avec lui ! »

(La suite au prochain numéro.)

Parmi les artistes qui exercent leur art en plein vent, les plus amusants avaient été, incontestablement, jusqu'ici les dentistes qui, sans souffrances (pour leur entourage) enlevaient les incisives et les molaires avec une dextérité qui justifiait jusqu'à un certain point, les pompeuses promesses dont ces opérations étaient précédées. Nous possédons mieux que cela aujourd'hui. C'est un artiste pédicure qui, depuis quelques samedis, seulement, pratique sur la Grand-Place à la vive satisfaction des campagnards. Ce patricien n'a ni voiture, ni musique, ni casque ; il est vêtu commetout le monde, un modeste tambour compose tout son orchestre et une simple table supporte en même temps et son romède et ses preuves. Le romède c'est la pierre minérale et, les preuves des milliers de cors, durillons et ongles de perdrich qu'il exhibe fièrement, des paysans se présentent en foule, mais tel est l'empressement général, que peu arrivent à se faire opérer. C'est ainsi qu'un seul individu à ses cors extirpés et que les autres doivent se borner à emporter avec leurs, les boîtes qui contiennent les romèdes.

L'artiste pédicure est logé Hôtel de France, et donne consultation tous les jours de 9 heures à 4 heures et se rend à domicile.

Hugh est un excellent garçon. A quand le dîner ?

« Demain à six heures. — Bien ; s'il ne m'engage pas à vous accompagner, je m'inventerai moi-même, et nous irons dans la même voiture.

« A merveille ; mais comment faire parvenir ma réponse ? — Mon domestique la portera ; prévenez Hugh de ma résolution. »

Je rougis, balbutiai et finis par répondre avec embarras :

« Je n'écris pas à M. Dillon ; car l'invitation est de la main d'une dame, de miss Bellow ; sa nièce, je crois ?

« Ah ! ah ! reprit le major avec un long sifflement. Par Dieu, M. Hinton, c'est mal à vous : non content de venir nous gagner notre argent dans une course au clocher, vous voulez encore enlever la beauté du pays ; nous ne le souffrirons point.

« Elle ne vous appartient pas, dit le Père Tom ; elle est du nombre de mes paroissiens, comme son père et son aïeul. C'est la meilleure et la plus jolie personne du Galway ; et ce n'est pas peu dire. Vidons un verre à sa santé. »

Personne ne se le fit dire deux fois. Le major allait déboucher une bouteille ; je l'arrêtai tout court en disant :

« Plus une seule goutte après ce toast. — A la bonne heure ! s'écria le père ; voilà de l'irlandais tout pur ! »

Je résistai à toutes les instances du major pour me faire reprendre ma place à table, et je me retirai échangeant avec mes deux nouveaux amis de chaleureuses poignées de main.

XIII.

Le lendemain, je ne m'éveillai qu'à midi, et j'achevais à peine ma toilette que le major Mahon vint me chercher dans son cabriolet. La route était encombrée de voitures, de chevaux et de piétons. Au champ de courses se trouvaient déjà bon nombre de brillants équipages, et des coursiers, fort bien montés pour la plupart, s'amusèrent à franchir les fossés, faisant parfois des chutes qui les couvraient de boue, aux grands éclats de rire des spectateurs.

Le jury du steeple-chase était réuni, dans l'enceinte qui lui était réservée, avec les notables de Loughrea. Le major m'introduisit dans ce sanctuaire avec toute l'étiquette requise. J'y fus abordé par un monsieur qui me tendit la main.

« Je suis Dillon, de Mount-Brown, me dit-il d'un ton cordial. Pardonnez-moi, M. Hinton, mais il me semble vous connaître d'ancienne date, tant ma nièce m'a familiarisé avec votre nom. Vous dînez avec nous, n'est-ce pas ? Nous irons ensuite tous ensemble à un bal, auquel mes filles et ma nièce tiennent à assister. C'est une affaire convenue. »

Ce disant, il me donna le bras et se mit à me présenter à droite et à gauche à des gens dont je n'avais jamais entendu parler, mais qui me firent un accueil d'une prévenance et d'une affabilité inouïes. L'un m'invitait à aller chasser quelques jours sur ses terres ; un autre proposait d'organiser une course en mon honneur ; un troisième mettait ses chevaux à ma disposition ; ils m'offraient à l'envi l'hospitalité sous leur toit pour toute la durée de mon séjour dans le pays.

« Nos dames sont par ici, me dit ensuite

M. Dillon. Voulez-vous leur présenter vos hommages ?

« Il est trop tard, Hugh ! s'écria-t-on ; voici déjà les chevaux. A deux heures précises, M. Dillon criait : « En selle, gentlemen ! »

Nous y fumes en un instant. « Etes-vous prêt, sir ? » me demanda Burke avec un sourire ironique. Je répondis par un signe de tête affirmatif.

« A vos ordres, Hugh ! » cria-t-il aussitôt. Dillon soupira, et nous partîmes.

L'un et l'autre, nous franchîmes sans encombre les premiers obstacles. Tantôt j'avais l'avance, tantôt c'était lui. Enfin nous atteignîmes en même temps une haie de cinq-pieds de hauteur. Mon cheval, trop lancé, se précipita violemment contre les branches enchevêtrées de cette haie, qu'il déchira de sa poitrine et s'abattit de l'autre côté. Je sautai à terre sain et sauf et le relevai en un clin d'œil, pendant que Burke passait au galop à côté de moi, en me lançant un regard de triomphe accompagné d'un sourire méchant.

Mais aussitôt nous nous trouvâmes engagés sur un terrain marécageux, détestable, où Morillard nous montra qu'il était un véritable pur sang, un parfait cheval de course. J'en atteignis la limite en avance d'une demi-longueur de cheval. La sève avait un mur dont la vue fit dresser les oreilles à ma monture ; je lui imprimai un vigoureux élan, et elle le franchit. Burke sauta à son tour avec une habileté consommée et fut en un instant à côté de moi.

Ce fut alors que la lutte, déjà longue, devint acharnée. Nous parcourûmes plusieurs champs côte à côte, ou à peu près. Déjà nous apercevions le terme de la

course, déjà je voyais sur la colline éloignée la foule qui nous saluait d'acclamations joyeuses. Il ne restait plus qu'un seul obstacle considérable, un ravin fort large. Nous en approchâmes après avoir franchi quelques barrières assez basses. Il était clair que la victoire resterait au premier qui franchirait le ravin ; chacun mesurait donc le galop de son concurrent, et nous avions l'esprit tendu jusqu'à la dernière. Nous devorions l'espace avec une impétuosité effrayante, le péril était évident ; nous avançons, nous avançons toujours, le soleil fronce, les lèvres serrées. Déjà j'étais sur le bord ; d'un coup de fouet énergique et d'un cri éclatant, j'excitai mon cheval. La noble bête sauta ; mais sa force était brisée ; elle s'abattit au fond du ravin. Je la relevai, sans descendre, pour lui faire gravir la berge, tout en me retournant pour voir Burke. Sa main allait donner le coup de fouet, sa jument, parfaitement maîtrisée et conduite, se rassemblait déjà pour sauter, lorsque du fond du ravin s'élança impétueusement un homme qui la saisit par la bride et entraîna derrière lui cheval et cavalier, tandis qu'un immense cri d'effroi retentissait dans la foule.

Quand ils disparurent à mes yeux, je me crus le jouet d'un rêve ; mais, unique occupé du triomphe, je tentai un effort suprême j'ai dai ma vaillante monture à sortir du ravin, je l'éperonnai pour la remettre au galop, et j'arrivai le premier au but, salué vainqueur par des acclamations étourdissantes.

« Arrêtez, arrêtez ! » criait Mahon, en cartant à ce son foule les curieux qui se pressaient autour de moi.

« Le voilà ! le voilà ! » s'écrièrent plusieurs personnes en voyant Burke entrer bride abattue, dans l'enceinte.

« Trahison ! trahison ! hurle-t-il avec rage ; je proteste contre cette course. Hold, sir ! me cria-t-il.

« Par ici, par ici, me dit Mahon ; vous n'avez rien à démêler avec lui ! »

(La suite au prochain numéro.)

Parmi les artistes qui exercent leur art en plein vent, les plus amusants avaient été, incontestablement, jusqu'ici les dentistes qui, sans souffrances (pour leur entourage) enlevaient les incisives et les molaires avec une dextérité qui justifiait jusqu'à un certain point, les pompeuses promesses dont ces opérations étaient précédées. Nous possédons mieux que cela aujourd'hui. C'est un artiste pédicure qui, depuis quelques samedis, seulement, pratique sur la Grand-Place à la vive satisfaction des campagnards. Ce patricien n'a ni voiture, ni musique, ni casque ; il est vêtu commetout le monde, un modeste tambour compose tout son orchestre et une simple table supporte en même temps et son romède et ses preuves. Le romède c'est la pierre minérale et, les preuves des milliers de cors, durillons et ongles de perdrich qu'il exhibe fièrement, des paysans se présentent en foule, mais tel est l'empressement général, que peu arrivent à se faire opérer. C'est ainsi qu'un seul individu à ses cors extirpés et que les autres doivent se borner à emporter avec leurs, les boîtes qui contiennent les romèdes.

L'artiste pédicure est logé Hôtel de France, et donne consultation tous les jours de 9 heures à 4 heures et se rend à domicile.

« Le voilà ! le voilà ! » s'écrièrent plusieurs personnes en voyant Burke entrer bride abattue, dans l'enceinte.

« Trahison ! trahison ! hurle-t-il avec rage ; je proteste contre cette course. Hold, sir ! me cria-t-il.

« Par ici, par ici, me dit Mahon ; vous n'avez rien à démêler avec lui ! »

(La suite au prochain numéro.)

Parmi les artistes qui exercent leur art en plein vent, les plus amusants avaient été, incontestablement, jusqu'ici les dentistes qui, sans souffrances (pour leur entourage) enlevaient les incisives et les molaires avec une dextérité qui justifiait jusqu'à un certain point, les pompeuses promesses dont ces opérations étaient précédées. Nous possédons mieux que cela aujourd'hui. C'est un artiste pédicure qui, depuis quelques samedis, seulement, pratique sur la Grand-Place à la vive satisfaction des campagnards. Ce patricien n'a ni voiture, ni musique, ni casque ; il est vêtu commetout le monde, un modeste tambour compose tout son orchestre et une simple table supporte en même temps et son romède et ses preuves. Le romède c'est la pierre minérale et, les preuves des milliers de cors, durillons et ongles de perdrich qu'il exhibe fièrement, des paysans se présentent en foule, mais tel est l'empressement général, que peu arrivent à se faire opérer. C'est ainsi qu'un seul individu à ses cors extirpés et que les autres doivent se borner à emporter avec leurs, les boîtes qui contiennent les romèdes.

L'artiste pédicure est logé Hôtel de France, et donne consultation tous les jours de 9 heures à 4 heures et se rend à domicile.

« Le voilà ! le voilà ! » s'écrièrent plusieurs personnes en voyant Burke entrer bride abattue, dans l'enceinte.

« Trahison ! trahison ! hurle-t-il avec rage ; je proteste contre cette course. Hold, sir ! me cria-t-il.

« Par ici, par ici, me dit Mahon ; vous n'avez rien à démêler avec lui ! »

(La suite au prochain numéro.)

Parmi les artistes qui exercent leur art en plein vent, les plus amusants avaient été, incontestablement, jusqu'ici les dentistes qui, sans souffrances (pour leur entourage) enlevaient les incisives et les molaires avec une dextérité qui justifiait jusqu'à un certain point, les pompeuses promesses dont ces opérations étaient précédées. Nous possédons mieux que cela aujourd'hui. C'est un artiste pédicure qui, depuis quelques samedis, seulement, pratique sur la Grand-Place à la vive satisfaction des campagnards. Ce patricien n'a ni voiture, ni musique, ni casque ; il est vêtu commetout le monde, un modeste tambour compose tout son orchestre et une simple table supporte en même temps et son romède et ses preuves. Le romède c'est la pierre minérale et, les preuves des milliers de cors, durillons et ongles de perdrich qu'il exhibe fièrement, des paysans se présentent en foule, mais tel est l'empressement général, que peu arrivent à se faire opérer. C'est ainsi qu'un seul individu à ses cors extirpés et que les autres doivent se borner à emporter avec leurs, les boîtes qui contiennent les romèdes.

L'artiste pédicure est logé Hôtel de France, et donne consultation tous les jours de 9 heures à 4 heures et se rend à domicile.

« Le voilà ! le voilà ! » s'écrièrent plusieurs personnes en voyant Burke entrer bride abattue, dans l'enceinte.

« Trahison ! trahison ! hurle-t-il avec rage ; je proteste contre cette course. Hold, sir ! me cria-t-il.

« Par ici, par ici, me dit Mahon ; vous n'avez rien à démêler avec lui ! »

(La suite au prochain numéro.)

Parmi les artistes qui exercent leur art en plein vent, les plus amusants avaient été, incontestablement, jusqu'ici les dentistes qui, sans souffrances (pour leur entourage) enlevaient les incisives et les molaires avec une dextérité qui justifiait jusqu'à un certain point, les pompeuses promesses dont ces opérations étaient précédées. Nous possédons mieux que cela aujourd'hui. C'est un artiste pédicure qui, depuis quelques samedis, seulement, pratique sur la Grand-Place à la vive satisfaction des campagnards. Ce patricien n'a ni voiture, ni musique, ni casque ; il est vêtu commetout le monde, un modeste tambour compose tout son orchestre et une simple table supporte en même temps et son romède et ses preuves. Le romède c'est la pierre minérale et, les preuves des milliers de cors, durillons et ongles de perdrich qu'il exhibe fièrement, des paysans se présentent en foule, mais tel est l'empressement général, que peu arrivent à se faire opérer. C'est ainsi qu'un seul individu à ses cors extirpés et que les autres doivent se borner à emporter avec leurs, les boîtes qui contiennent les romèdes.

L'artiste pédicure est logé Hôtel de France, et donne consultation tous les jours de 9 heures à 4 heures et se rend à domicile.